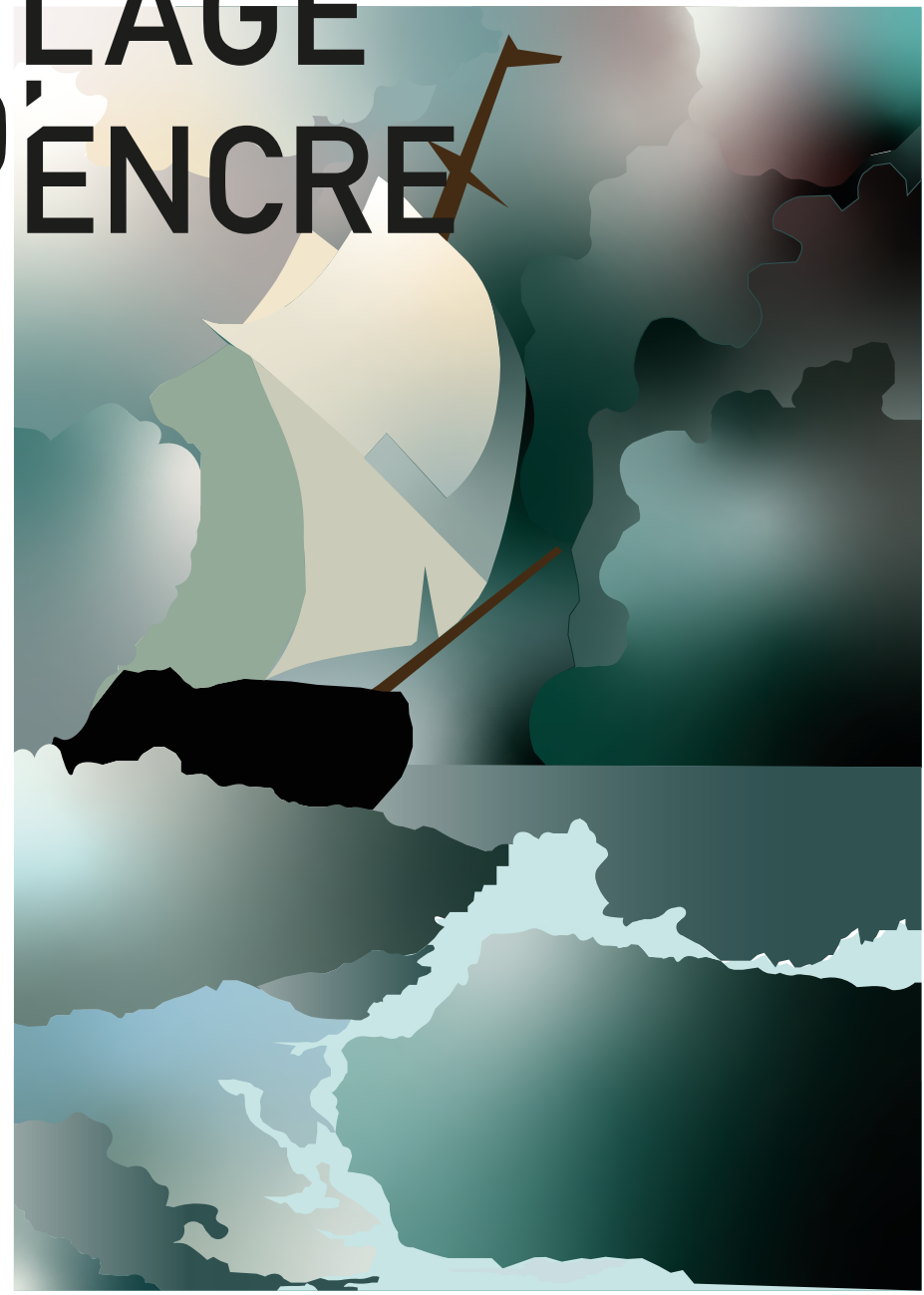


L'ÂGE D'ENCRE



2022

L'ÂGE D'ENCRE

L'ÂGE D'ENCRE

Revue littéraire et artistique
du Gymnase Auguste Piccard
2022

Sommaire

Incipit

Folie des grands coeurs – <i>Dilana Tassin</i>	6
L'agapimant – <i>Soraya Nunez</i>	8
Rouge sang – <i>Leila Gerolimatos</i>	9

Bestiaire

Le visioquet – <i>Sara Cunha Da Silva</i>	12
Madame Mantis – <i>Marie Dupuy</i>	14
Dévoreur de mauvais rêves – <i>Lea Halas</i>	15
Le lion – <i>Abasse Lévêque</i>	16
Jacqueline – <i>Nina Lombardo</i>	17
Le dahu – <i>Elise Oriol</i>	18
Le rat – <i>Cléa Fiaux & Zofia Passy</i>	20
La baleine – <i>Cléa Fiaux & Zofia Passy</i>	20
Le beauf – <i>Eléonore Toledano</i>	22

Varia

Toi aussi, d'un coup – <i>Clara Bucurescu</i>	24
Lettre d'amort – <i>Théo Cabassu</i>	25
Enfermée – <i>Emilie Caro</i>	26
Hymne à la vie – <i>Abasse Lévêque</i>	28
L'arbre – <i>Victoria Michel</i>	29
Ça m'a fait ma journée ! – <i>Joséphine Nydegger</i>	30
Apologie du mensonge – <i>Naïma Pfanzelter & Thomas Schäffler</i>	31
Hiver doux – <i>Cosima Steireif</i>	32
Café – <i>Delphine Subilia</i>	34
L'envolée – <i>Sibylle Charbonnier</i>	36

Picc'art

Le poisson – <i>Théo Cabassu</i>	40
Vies parallèles – <i>Alice Ditesheim</i>	42
Le fauteuil – <i>Delphine Subilia</i>	44

Paris

Instantané – <i>Dominik Guzman</i>	48
Instantané – <i>Lea Halas</i>	48
Instantané – <i>Joséphine Nydegger</i>	49
Instantané – <i>Alexandre Zingg</i>	49

Coda

A quoi bon ? – <i>Marc Desplos</i>	52
Histoire vraie – <i>Christophe Flubacher</i>	54



↑
Giulio Zahnd



↓
Léonie Barrier

Folie des grands cœurs

Dilana Tassin

Une femme tout entière faite d'or que l'espoir avait arrogamment ignorée. Sauvagement abandonnée dans la poussière d'un bouquin plié. Sous ses couches, la fête dormait et l'esprit avait nonchalamment désorné le corps.

Les larmes n'irriguaient même plus les terres sèches de ses joues creuses. Les jours avaient le teint cireux, les nuits étaient fiévreuses.

Ses pleurs restaient tristement chiffonnés dans des mouchoirs oubliés. Secrets étouffés dans une main serrée puis désespérément jetés au fond d'une douleur embaumée.

Elle était un trésor subtilement effacé des cartes, cédé aux brûlures du désert.

L'air sévère sous les grains de son sablier, elle attendait qu'un vent puisse l'emporter. Dans un souffle. La porte grande ouverte, pour ne plus étouffer.

Le nord écarté des boussoles - elle n'était plus que bouts d'histoire éparpillés, rêves écartelés.

Des bijoux délaissés au sol qui cherchaient des bras où s'accrocher pour être consolés.

Car ses repères avaient brutalement sauté par-dessus bord, furtivement dépeuplé son écorce. Ils cherchaient un infime quartier de cœur où loger, tiédeur infirme d'une âme abîmée.

Elle, tout doucement, avait soufflé la flamme, laissé la chaleur en voyage.

Son étincelle dormait, éteinte au fond des bagages.

Ses désirs, eux, n'auraient voulu qu'un petit aparté à aménager au plus profond de la douceur. Juste un peu de beauté à goûter auprès des couleurs. Mais le tableau perdait de sa saveur, sa vie n'était plus qu'un immense monochrome sur une paroi morose.

Plus de blanc cassé d'écarlate, de jaune lumière, noirci de ses ombres, de bleu mer, écumé par les vents ou de rose vie, tacheté d'or. Plus de gondolement d'une feuille irriguée et captivante. Non, plus rien de complètement vivant.

L'ardeur avait disparu de sa mémoire, elle était déphasée, l'audace avait reculé, elle laissait la joie enlacée en impasse.

Elle se trouvait bien triste du dehors. En petite funambule qui marchait sur le fil de son histoire. Artiste équilibriste, belle oiselle perchée sur son nichoir.

Grande demoiselle, idéaliste. Maintenant, sans timidité, elle dévoilait l'intime.

Toute fébrile, elle se montrait entièrement et s'abusait en offrant des centaines de fragments d'elle sans valeur.

Et quand elle dansait, les rires sonnaient faux désormais. Elle, qui pourtant avait accordé les chants autrefois, s'endormait maintenant dans la pudeur des sons. Avait perdu la ferveur des frissons.

Elle ne se sentait plus exister, seulement vivre entre les lignes.

Parce qu'à voler à l'araselement du risque elle s'était brûlé les ailes.

À l'abrasement du disque, elle s'était brisée sous l'impulsion de manivelles.

Arrêt sur image. Marétique troublée, une anomalie dans l'engrenage.

Elle vivait en cinéma mécanique. Faux théâtre qui voyait les couleurs se ternir page après page. Douleur magnétique scellée entre les cordages.

C'était une harpiste qui avait usé chacune de ses cordes. Pincé les plus sensibles et fait sonner des harmonies insoupçonnées.

Mais les musiques se ressemblaient, les notes à portée de main n'avaient plus de quoi l'émerveiller.

Alors elle avait assis sa folie des grands cœurs. Délicatement dans son fauteuil. Lui avait susurré quelques mots. Lui avait glissé qu'elle n'était plus à la hauteur. Elle avait sagement laissé la plume des grandeurs à d'autres auteurs.

Elle était lassée de ses balades sans fin. Essoufflée, elle soupirait, les espoirs dégonflés et malades.

Elle avait louvoyé aux quatre coins d'un cœur usé, écœuré de s'ébattre. Un bonheur âpre, désœuvré de battre. Abattue d'abîmer les désirs qui s'emballent à l'intérieur.

Elle était sortie. Teint albâtre écaillé par les vents, s'était avancée.

Tête dressée vers le ciel, elle avait attendu que l'aurore couleur miel rencontre toute sa peau.

Regard fixé sur la toile, l'œil hagard vissé aux étoiles, elle contemplait.

Elle attendait une chaleur absorbée par la fine épaisseur de ses couches. Qu'un rayon la percute divinement pour réveiller ses sens. Dans un son mousseux, velouteux, un aigu délicieux.

Les jambes trépidantes et des picotements au creux du ventre, elle sentait ses remparts désancrés. Et quelques souvenirs sucrés qui se heurtaient au-dedans.

À ce moment-là, apparut une courbure mélancolique à la commissure de ses lèvres.

Un discret sourire. Elle savait.

Le crépuscule d'une femme verrait se lever l'aube d'une autre.

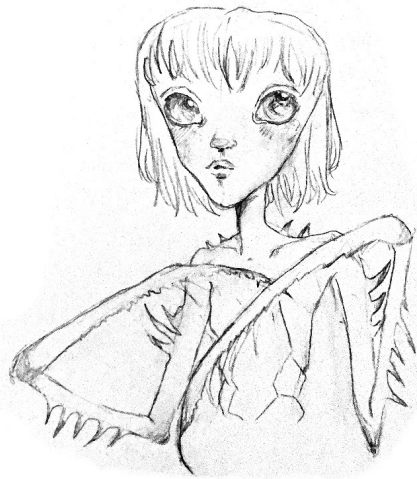
L'agapimant

Soraya Nunez

C'est dans les sous-bois d'Asie, là où le climat est sec le jour et humide la nuit, que l'on fait la rencontre de l'agapimant. Cette créature fabuleuse mélange le corps de la femme à celui de la mante religieuse. Dotée d'un exosquelette qui avoisine la taille d'un homme adulte, l'agapimant est carnivore, avec à son menu exclusivement des humains mâles. Elle utilise ses pattes antérieures munies de pinces coupantes pour capturer et déchiqeter ses proies. Sa tête triangulaire repose sur un cou très fin, articulé comme celui d'un insecte, lui offrant une rapidité de mouvement d'une nature rare. Ses grands yeux, posés aux bords de son visage, lui donnent un angle de vision à plus de 300 degrés. Elle change de couleur afin de s'adapter à la végétation qui l'entoure et, ainsi, se rend invisible aux yeux des autres espèces. Cette créature exclusivement féminine est ainsi une véritable machine de guerre.

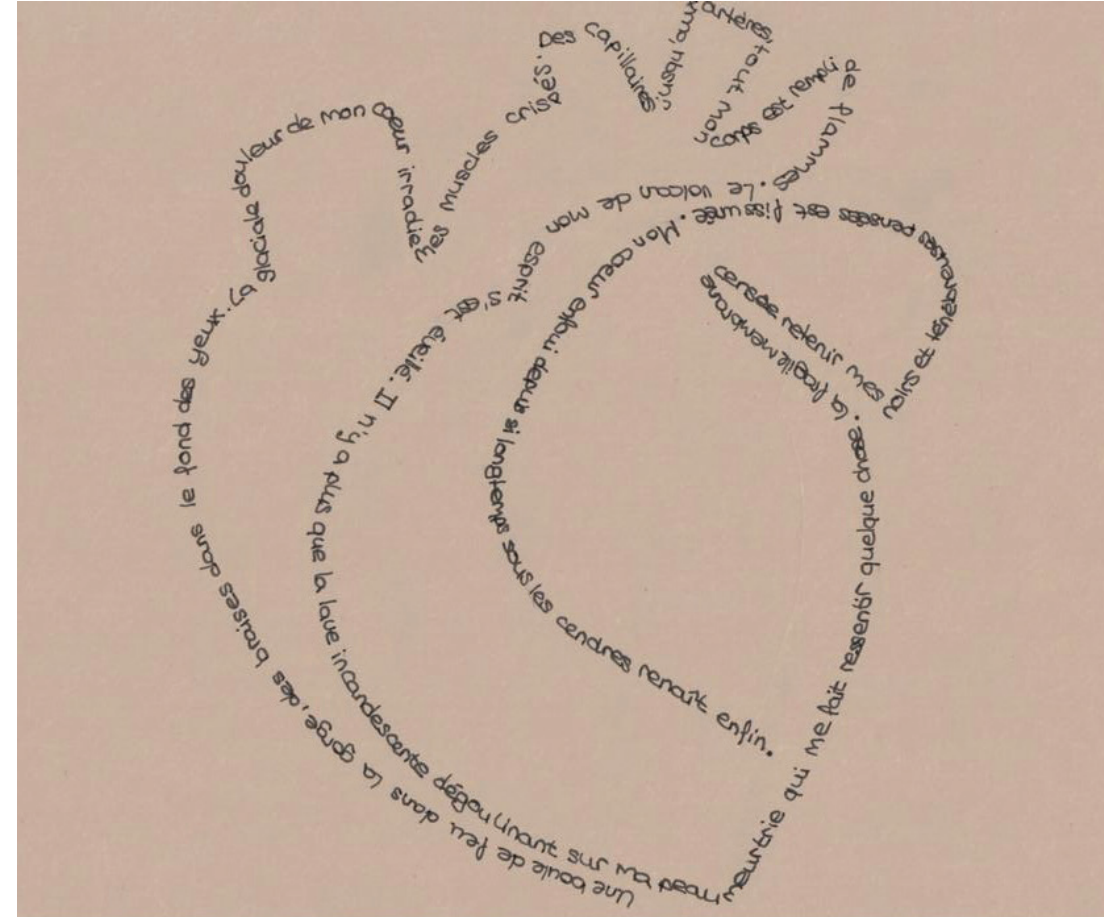
l'insecte prédateur, souhaite-t-elle éradiquer la gent masculine de la société? Ou n'a-t-elle développé son agressivité ciblée que pour mieux se défendre de la domination des hommes et de la peur qu'ils lui inspirent?

En tous les cas, Messieurs, si dans les bois, une douce musique vous invite à vous y enfoncer, prenez vos jambes à votre cou ou soyez prêts à servir de repas à l'agapimant.



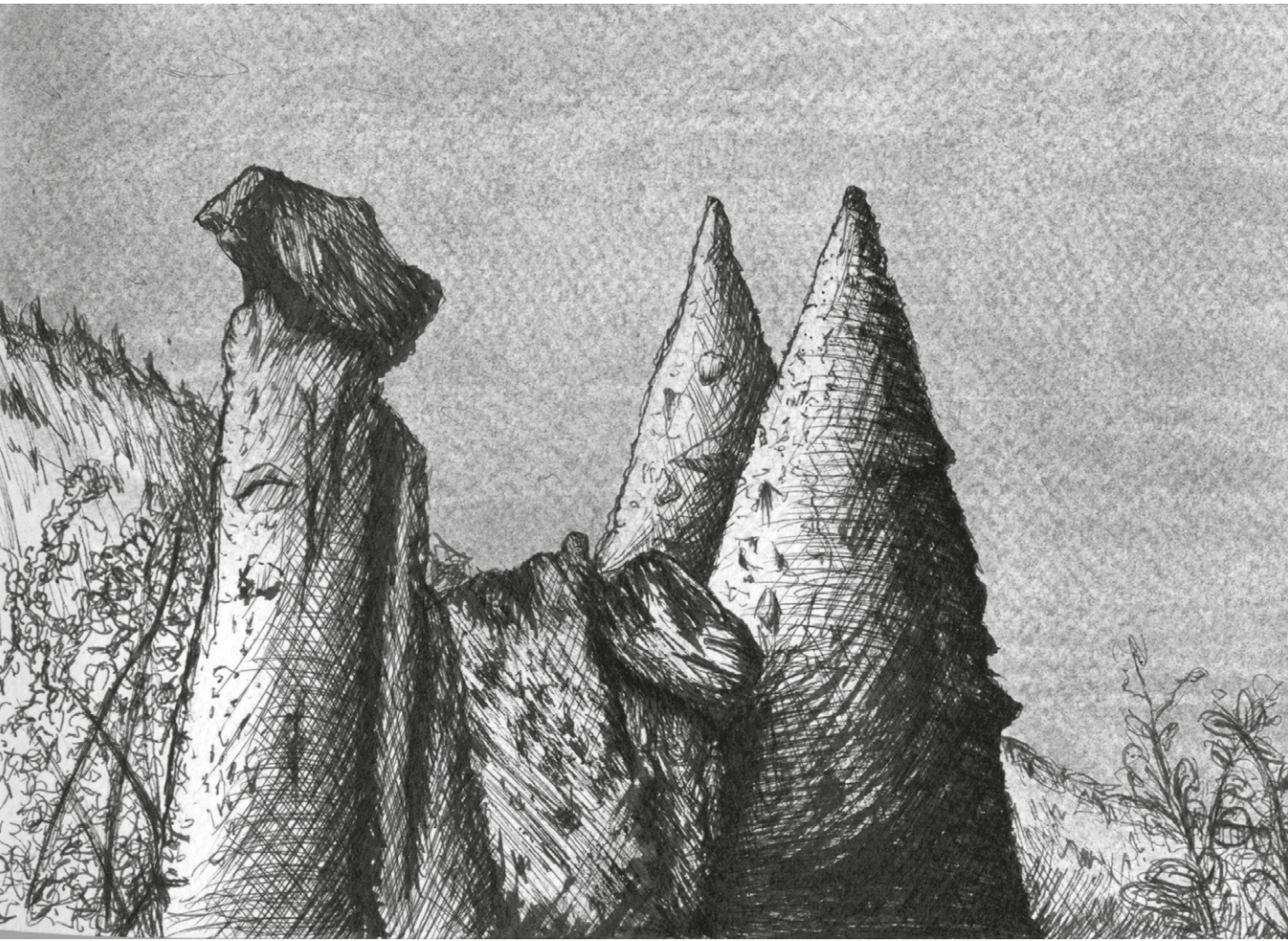
Soraya Nunez ↑

l'âge d'encre



↑
Rouge sang

Leila Gerolimatos



↑
Samuel Viscomi

Virginie Emonet



Le Visioquet

Sara Cunha da Silva

Avez-vous déjà consulté une vraie voyante? Ces deux derniers mots vous paraissent peut-être fort contradictoires et vous vous dites certainement qu'il ne s'agit que d'escroquerie. Laissez-moi donc vous dévoiler le mystère que de nombreuses personnes cachent depuis de longues années.

La vraie voyante n'est aucunement similaire aux représentations trompeuses que nous pouvons voir dans les films. Elle ne possède ni cartes, ni boule magique, ni foulard autour de la tête, loin de là. L'unique élément réaliste de ces mensonges est la présence de la couleur violette.

Violette est la couleur de la peau de la vraie voyante, ou plus exactement de ses plumes. Ce premier signe révélateur peut nous faire penser à un vulgaire oiseau. Or, ce serait insulter le Visioquet, apparu à la fin du XIXème siècle. Bien plus qu'un perroquet au plumage violet, il s'agit d'un véritable « cyber-oiseau » puisqu'il est doté d'objectifs de caméra hors norme. Ces derniers lui donnent un regard extrêmement pénétrant qui permet de cerner tout individu venant à lui. Il est d'ailleurs la seule espèce à pouvoir prédire l'avenir d'une personne. Une autre particularité physique du Visioquet qui, au premier abord,

est fort troublante, sont ses mains humaines, dont l'utilité sera expliquée par la suite.

Les Visioquets sont très peu nombreux dans le monde: à l'heure actuelle, on en compte seulement une cinquantaine, d'où leur manque de popularité. Cependant ce dernier élément est surtout dû au fait que, jusqu'en 1990, chaque personne ayant eu recours à leurs prédictions devait signer un contrat de confidentialité qui stipulait de ne jamais dévoiler leur identité physique au risque d'en devenir un. Depuis 1990, les Visioquets du monde souhaitent se faire connaître davantage et ont donc décidé de supprimer le contrat de confidentialité. Malgré leurs efforts, ils restent cependant dans l'ombre car le recours aux fausses voyantes est apparemment plus apprécié des êtres humains.

Les consultations ont lieu dans des bureaux assez difficiles d'accès et dispersés un peu partout dans le monde. Afin d'être plus facilement joignables, les Visioquets, grâce à leurs mains humaines, ont adapté leurs canaux de communication. Auparavant, ils échangeaient des lettres avec leurs clients, mais récemment ils se sont modernisés en créant des comptes sur divers réseaux sociaux

ainsi que leur propre site internet, www.lesvisioquetslisentvotreavenir.com. Pour bénéficier réellement de leurs prédictions, mettez toutes les chances de votre côté et prévoyez des graines. En effet, l'anatomie des Visioquets reste tout de même en

grande partie similaire à celle des oiseaux. Ainsi, ils ne s'intéressent pas à l'argent, contrairement aux fausses voyantes.



Caroline Kolly

Madame Mantis

Marie Dupuy

Ce matin d'octobre, Dolores Mantis se réveilla de bonne humeur. Elle avalla son petit déjeuner, embrassa ses nombreux enfants, enfila son plus beau manteau vert et s'en alla. Elle aimait son travail, elle faisait partie de la brigade de protection qui agissait contre le gang des Sauropsides. Elle avait été embauchée grâce à sa très bonne vue, lui permettant de repérer l'ennemi même de loin. Sa journée se déroula sans accrocs et Dolores sortit de son bureau le soir avec le sourire aux lèvres. Comme elle avait un peu de temps devant elle, elle se rendit directement à son cours de self-défense quotidien. Cette semaine, elles apprirent à se défendre face à de potentielles violences conjugales et Dolores en apprit beaucoup sur les questions patriarcales. En rentrant ce soir-là, quelle ne fut pas sa déception lorsqu'elle s'aperçut que son mari n'avait ni lavé la vaisselle, ni donné le bain aux petits. Énervée et tendue par ce qu'elle venait d'entendre à son cours, elle se disputa violemment avec lui. Mais comme à leur habitude, les Mantis ne restaient jamais fâchés très longtemps et ils préférèrent se réconcilier sur l'oreiller. Cependant, Dolores, ayant toujours les mots de son enseignante de self-défense en tête, fut prise d'un violent accès d'orgueil. Elle ouvrit grand la bouche et, d'un coup, son mari se retrouva décapité, puis dévoré.

l'âge d'encre



Laetitia Cossy

Dévoreur de mauvais rêves

Lea Halas

Il est l'heure. Il se fait tard, la nuit est tombée. L'angoisse monte à l'approche du coucher. Tu te demandes sûrement si ce soir ils ne viendront pas te hanter. La peur t'envahit lorsque tu poses ton corps si léger sur ce drap encore mouillé de ces torrents de sueur que tu as déversés les nuits précédentes. Tu sens tes paupières s'alourdir, et après quelques instants d'hésitation, tu cèdes enfin. Te voilà dans un sommeil profond dont le sort ne dépendra que de moi. Vous autres les humains, vous appréciez ce moment. Dormir, rêver, perdre le contrôle de son corps, de son esprit. Divaguer, oublier, ne plus penser, vivre dans une bulle.

Toi, mon cher ami, la nuit est devenue ta pire ennemie. Une fois endormi, tu deviens le lieu d'une bataille acharnée, une lutte contre toi-même. Mais cette fois-ci, c'est fini. Ta souffrance passera, tes cauchemars ne seront plus que de lointains souvenirs. N'aie crainte, crois-moi, malgré mon apparence repoussante, je ne suis pas si féroce. Mon corps de chimère ne correspond guère à ce que je peux faire pour toi. Bientôt tu seras partie de mon festin, je remplirai mon rôle, le dessein de mon existence. Je pourrai enfin déguster ce qui te cause tant de peine. Cette nuit, je me nourrirai de tes cauchemars.

Cette nuit, mon ami, tu dormiras enfin sur tes deux oreilles, grâce à moi. Moi, dont le corps est celui d'un ours, les membres ceux d'un tigre, et qui possède une trompe d'éléphant en guise de museau. Moi, le Baku du Japon. Moi, le monstre bienfaisant, dont la mission est d'avaler les mauvais rêves.

l'âge d'encre

Le lion

Abasse Lévêque

Sa force impétueuse et son port impérieux
Font de cet animal le souvenir mythique,
Le symbole immortel d'un temps plus héroïque
Où toute action servait des desseins courageux.

Voilà un être pur dont l'ardeur éblouit :
Depuis toujours son feu sert de modèle aux hommes,
Sans cesse il les éclaire et sans cesse il les somme
De suivre le chemin qui les épanouit.

Mais son éclat guerrier est toujours effacé
Par l'attrait de son corps, par sa crinière ambrée,
Par les reflets soyeux de l'or dont il se pare.

Sous les traits rayonnants de sa grâce apparente
Chacun doit discerner la grandeur triomphante
De la pleine vigueur dont rien ne le sépare.

Jacqueline

Nina Lombardo

Jacqueline cohabite avec Lucas, son coloc. Lucas travaille dès l'aube et rentre le soir pour préparer le souper de celle qui vit sous le même toit. Jacqueline, elle, ne travaille pas. Elle dort, toute la journée, affalée sur le canapé du foyer. Parfois, quand Lucas rentre de son dur labeur, il découvre l'appartement lacéré par les crises de nerfs de Jacqueline mais il ne peut rien lui dire, car Jacqueline sait lui faire les yeux doux. Une fois au lit, lorsqu'il a fini de servir les mets que sa coloc lui réclame, Jacqueline vient se coucher sur sa tête en espérant peut-être l'étouffer avec son postérieur imposant.

Le matin, toujours en vie par on ne sait quel miracle, Lucas enfiler ses chaussons et découvre le petit cadeau tout chaud déposé par Jacqueline. Quelle générosité ! Sa chère amie l'attend déjà devant son assiette, afin qu'il vienne lui présenter son déjeuner. Lucas se rend bien compte que Jacqueline lui rend parfois la vie difficile mais il ne regrette pas d'avoir adopté ce petit être poilu.

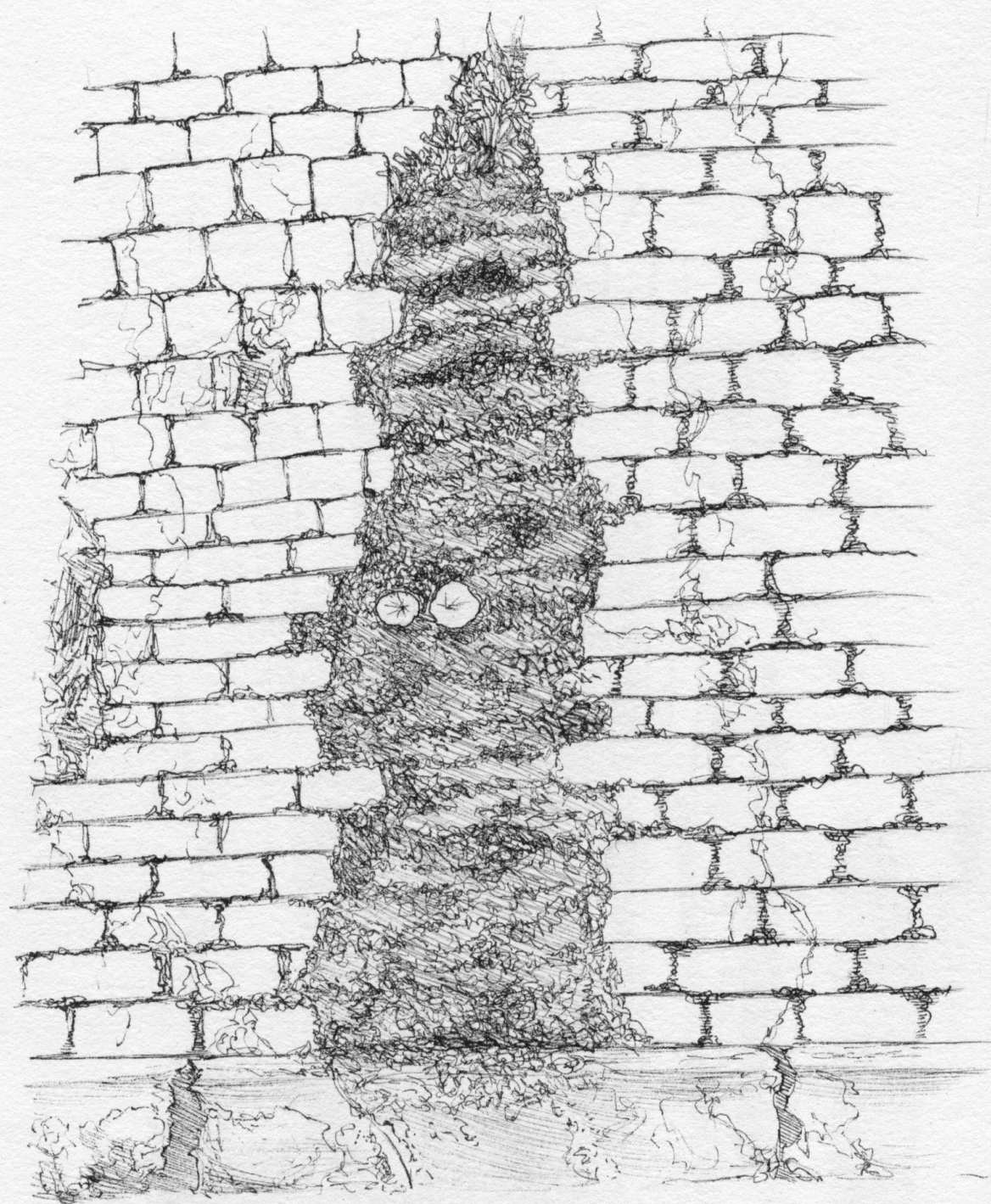
Le dahu

Elise Oriol

Le dahu possède le corps d'un chamois et la tête d'un bouc. Ses oreilles sont légèrement tombantes et ses yeux ressemblent à ceux d'une biche. Ses pattes inégales lui permettent de se déplacer facilement à flanc de montagne. Il existe quatre sortes de dahu. Il y a les dextrogires, avec les pattes droites plus courtes que les pattes gauches, les sinistrogires, avec les pattes gauches plus courtes que les droites. Les ventrogires ont les pattes avant plus courtes que les pattes arrière et les dogires ont les pattes arrière plus courtes que celle de devant. Il est facile de repérer le genre de dahu simplement en observant leurs déplacements.

Les dahus n'habitent pas tous en montagne. Il existe certes des dahus alpins mais aussi des dahus des rivières (qui descendent ou remontent les cours d'eau), des dahus des dunes (qu'on trouve en majorité dans les déserts) ou encore des dahus des marais (plus rares, se déplacent presque entièrement dans l'eau). Les plus courants sont les dahus alpins. Cependant, il est très rare d'en apercevoir car c'est un animal extrêmement craintif et timide.

Pour espérer en attraper un, il existe plusieurs techniques. Avant tout, il faut être très patient. Une technique efficace est d'attirer l'animal dans un piège à dahu avec de la nourriture (si possible un sandwich aux cornichons). Une autre technique consiste à l'attirer dans un sac en papier (pour ne pas abîmer son pelage) avec un sifflet qui reproduit le sifflement d'une femelle dahu. La dernière méthode demande un peu plus d'organisation. Tout d'abord, il faut identifier le genre du dahu. Ensuite, il faut se placer derrière lui et émettre un grand bruit. Le mieux est d'imiter le cri d'une mouette. L'animal, surpris par ce bruit inconnu, se retournera en sur-sautant et tombera. Une personne placée plus bas l'attendra avec un sac ouvert. Il vaut toutefois mieux privilégier un sac en papier troué pour qu'il ne s'étouffe pas.



Le Rat

Cléa Fiaux & Zofia Passy

Remi le rat, un rongeur rondouillard et enrhumé, rame sur le Rhin espérant rejoindre sa reine. Sur sa route, il racle sa raclette répugnante pour se rassasier. Une fois la rive rejointe, il prend un raccourci rassurant pour réfléchir à la résistance des rondins de son radeau. En réparant son navire, il remue au rythme de la radio qui résonne.

Rémi est reconnu pour être la racaille des recoins. Il porte un ras-de-cou qui rajeunit son air. Il rassemble rapidement trois rongeurs pour retoucher son rap. Après cela, il a un rencard avec la reine de son cœur, Sandrine la coquine. Sandrine c'est sa copine. Ils se sont salués pour célébrer sa sixième cigarette. Elle s'agite au son du rap de Remi. Soudain, elle s'enfuit avec son sac-à-dos, saccageant la sacoche sanglante de son semblable.

La Baleine

Cléa Fiaux & Zofia Passy

Barbara, une baleine bleue bossue batifolant dans la baie de Buenos Aires, panse les biscoteaux de son binôme bigleux. Pendant une bonne balade habituelle, les bras ballants, elle berce son beau bébé bouffant sa banane biscornue. Quant à elle, Barbara se lèche les babines devant sa brioche ballonnée.

Les abeilles butinent, les bourgeons de bégonia balancent dans la brise. Barbara bat son binôme au babyfoot. Après avoir marqué un but pour le Barça, elle barbote dans sa baignoire à bulles, en buvant un verre de Bordeaux. De bon matin, elle passe au bistouri pour avoir de beaux bras bombés. Bientôt Barbara braquera la Banque de Belgique pour bénéficier d'un bon butin. Pour bannir les preuves, elle bloquera Brice de Nice sur BlaBla Car.

Le jour du braquage, le baleineau sur la banquette arrière, elle brutalise un boulanger baptisé. Barbara finira sa vie derrière les barreaux.



↑
Samuel Riou

Le beauf

Eléonore Toledano

Relativement anthropomorphe, le beauf se démarque des humains par son bide à bière et son torse bougrement poilu. Sa moustache pleine de miettes de chips au paprika, son odeur de douche d'il y a trois jours, sa démarche d'ornithorynque vous répugneront plus qu'un transfert de microbiotes.

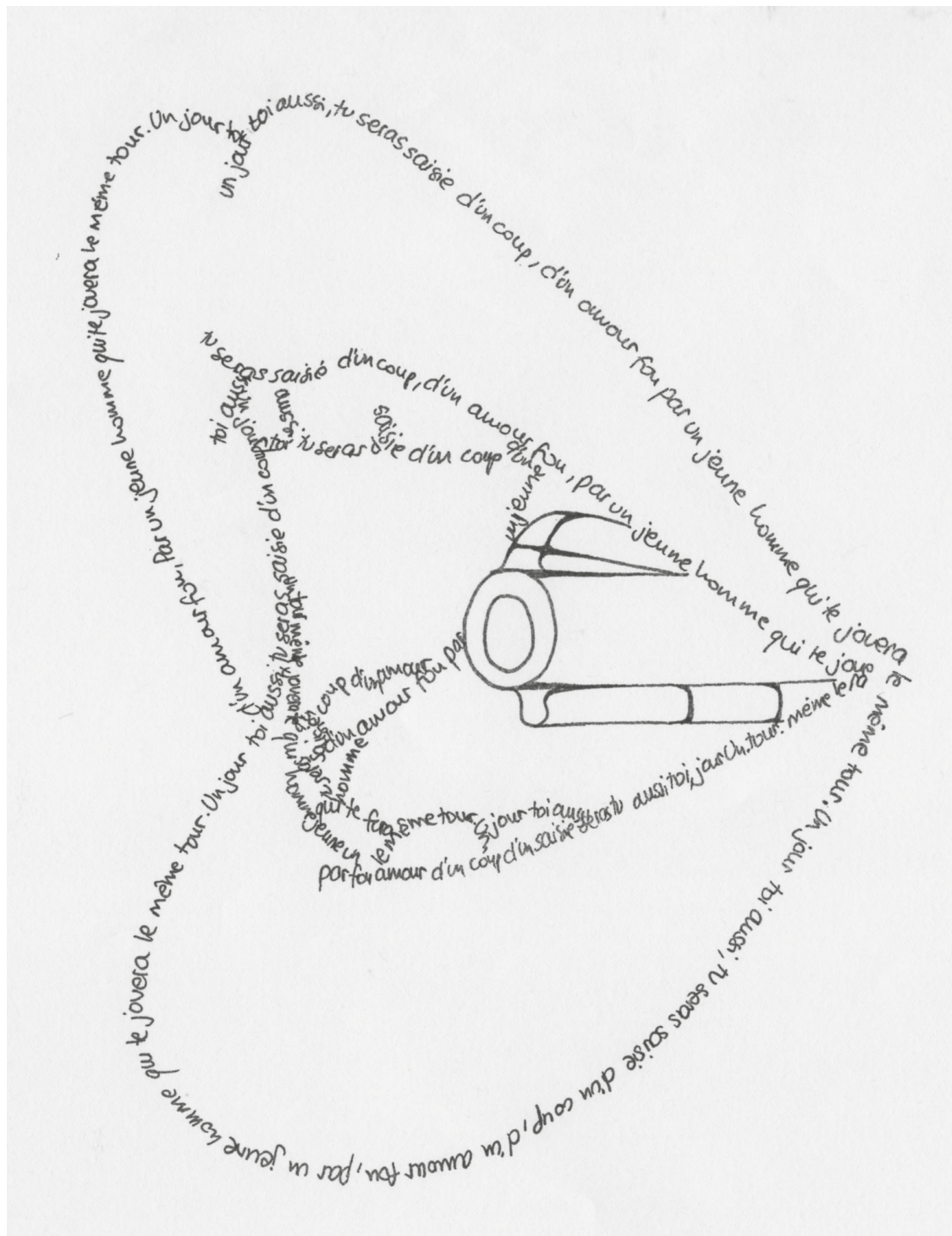
Les seuls êtres avec lesquels le beauf peut vivre en symbiose sont ses semblables et lui-même (pour des raisons de survie de l'espèce). Nous pouvons conclure de différentes recherches qu'au fond le beauf n'est qu'un chien. On pourrait dès lors croire que l'amalgame entre le beauf et son cousin le loup-garou est fréquent mais pas tant. Certes il possède un instinct animal très ancré, ce qui le pousse à « chasser » ses proies en essayant de les attirer avec quelques parades nuptiales discutables. Mais, contrairement au lycanthrope, le beauf n'est pas sportif, ni coopératif, ni organisé, et ne possède aucun goût. S'il n'est pas en train de dormir, vous pourrez en observer au bord des terrains de pétanque, armé de ses sandales, de ses ongles incarnés et de ses boules.

Son alimentation est principalement constituée de saucisses, de chips et de bières bon marché.

Les experts jugent impossible de déterminer son espérance de vie, que nous souhaitons, pour notre part, la plus courte possible.



↑
Margaux Delley



Lettre d'amort

Théo Cabassu

A tous ceux qui ont perdu des proches...

Qui ? Toi, moi, tout le monde.

Quand ? N'importe quand.

Où ? N'importe où.

Comment ? De manière aléatoire.

Quoi ? Ce qu'on a trop entendu pour y croire,

Ce qu'on ne s'est jamais attendu à voir,

Et pourtant elle nous fait des signes, nous montre qu'elle nous vise,

Un peu comme une femme désirant qu'un homme la séduise.

Mais tout passe trop vite pour qu'on prenne les choses en main.

Alors pourquoi prendre comme acquis l'existence d'un lendemain ?

Si demain est le dernier jour,

Si demain le hasard décide que c'est notre tour,

Qu'aura-t-on accompli ?

Quels paragraphes ajoutés à la comptine ?

Rassure-toi : on porte tous un même poids sur les épaules,

Qu'on soit riches ou pauvres.

Seulement, à force de vivre la conscience passe.

Souviens-toi de ton rêve...

Fais pousser l'arbre ; que ton sang soit sa sève.

Dans les derniers instants on pourra s'enlacer.

Mais on manquera de temps pour s'en lasser.

Je t'aime,

T.

Toi aussi, d'un coup

← *Clara Bucurescu*

Enfermée

Emilie Caro

Une terre sèche, aride, craquelée. Un grand espace vide. Au milieu, un trou béant, noir, sans fin, inquiétant...

Je marche dans ce long désert sans vie, cherchant le chemin de ma liberté. J'aperçois un abîme profond et je m'y engouffre avec l'espoir de trouver ce que je cherche.

Un chemin étroit, vertigineux, glissant. Un vent froid, glacial, triste. Aucune présence vivante, juste le silence...

Je ne vois rien, juste du noir, du noir et encore du noir. Je suis aveugle, je ne vois que la noirceur. Je n'entends rien, juste du silence, du silence et encore du silence. Je suis sourde, je n'entends que l'absence de son. Je ne sens rien, juste de l'air, de l'air et encore de l'air. Je suis vide, je ne sens que l'air me mordant la peau.

Des marches, raides, nombreuses, inquiétantes. Un trou dont on ne voit pas le fond. Une noirceur angoissante...

Je descends les marches une à une m'enfonçant chaque seconde un peu plus dans les entrailles de la terre. Plus j'avance, plus mon sang se glace, plus je sens ce poids s'installer dans ma poitrine, et plus la tension monte dans mon corps.

Une éternité de marches, encore, encore et encore des marches. Et soudain, une porte. Mais pas de clé...

Je finis par atteindre le fond du trou, je suis au plus bas. Mon cœur n'a jamais battu aussi vite. Je sais, au plus profond de moi, ce qui se cache au-delà de cette porte. Je sais que mon esprit en est la clé.

Indécision, que faire, que choisir, que penser ? Facilité, difficulté ? Se cacher, affronter ?

J'ai pris ma décision. Je ne pourrai pas revenir en arrière. J'ouvre la porte, je passe le seuil et aussitôt que mon deuxième pied se pose à côté du premier, la porte disparaît.

Des barreaux, solides, oppressants, indestructibles. La détresse en réponse à la solitude. Le noir total...

Je suis enfermée. Mais qu'ai-je fait ? Je suis seule, avec comme seule compagnie, des chaînes de remords. Ma culpabilité m'emprisonne. Mon manque de confiance en moi me cloue au sol. Je ne peux esquisser aucun mouvement.

Une infinité de secondes, minutes, heures. Une peur grandissante. Une envie d'en finir...

Je ne compte plus le temps qui s'écoule, car je ne le sens même plus passer. La vie défile mais je ne sais pas en profiter. J'ai froid, je suis en colère, je suis terrifiée, je ne sais plus quelle émotion est la plus forte, tout se confond. Je ne distingue plus le vrai du faux. Je ne veux plus qu'une chose : en finir. Mais même ça, ma prison ne me l'autorise pas.

Un feu intérieur, des frissons extérieurs, un tel contraste entre deux mondes. Une frontière. Une prison...

Je me perds à chaque seconde un peu plus dans le temps, mes émotions, ma vie. Tout vacille, ma raison la première. La frontière entre la haine et la détresse, le bonheur et la tristesse, rien n'a jamais été aussi flou et clair à la fois. Je suis sûre de tout et indécise à la fois. Tout me semble vrai et faux en même temps. Cette prison semble si réelle, mais si elle n'était en fait qu'une illusion ?

Fin, et autres commencements...

J'en suis persuadée, j'ai le pouvoir de tout arrêter, il faut juste que je trouve le courage. Disparaître pour que le cauchemar prenne fin ? Il y a peut-être un autre moyen de sortir de cette noirceur, faire réapparaître la porte et l'ouvrir avec mon esprit. Soudain tout s'éclaire.

J'aperçois une lueur, au loin. Si mes chaînes sont mes remords, ma culpabilité ma prison, mon manque de confiance ce qui me cloue au sol, alors cette grotte est mon mal-être. Je n'ai dès lors plus qu'à me libérer de ma propre emprise car je suis ma propre prisonnière...

Hymne à la vie

Abasse Lévêque

Depuis toujours les hommes ont éclairé le monde
D'un regard assuré, chargé de connaissances,
Pour tenter par l'esprit de deviner le sens
De leur propre existence et de ce qui la fonde.

Par l'éclat de leurs songes et l'attrait des chimères,
Par l'imagination et leur génie insigne,
Tous les peuples ont créé un univers de signes,
Une métaphysique ouverte sur l'éther.

Mais comment ignorer l'appel de l'infini
Et quitter un état que la raison honnit
Pour satisfaire aux lois d'un monde sans valeurs ?

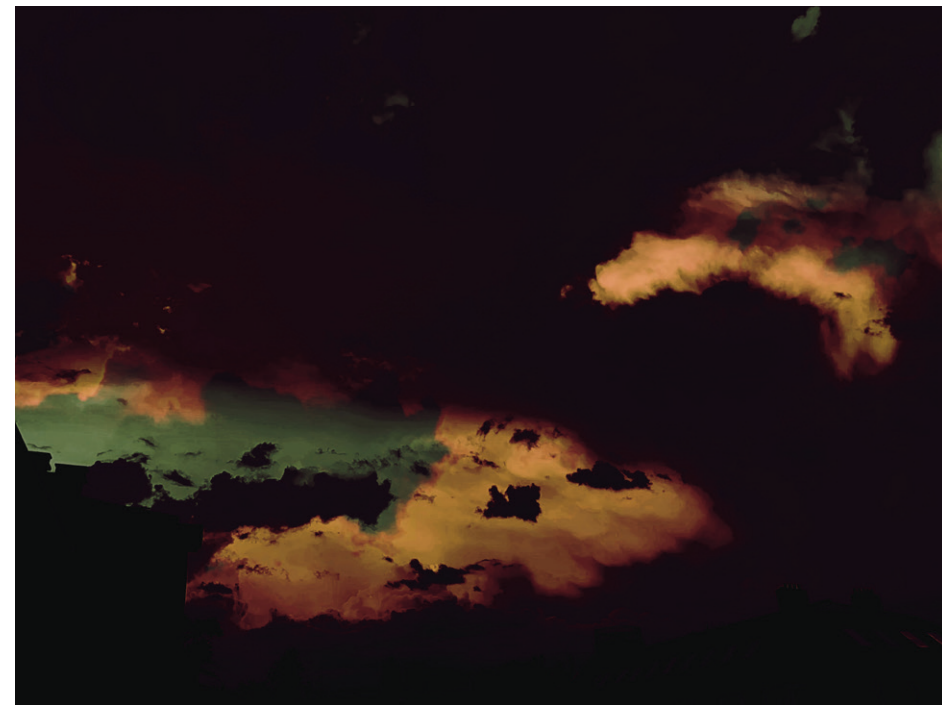
Il faut abandonner la dyade historique
Qui opposait l'esprit et le monde physique
Pour vivre le réel dans sa fixe pâleur.

l'âge d'encre

L'arbre

Victoria Michel

Il était grand cet arbre. Il était beau, il nous intriguait. Nous voulions connaître son secret, quels mystères il renfermait. Parce que nous savions qu'il détenait quelque chose de spécial, nous en étions persuadées. Chaque fois que nous avions un moment, nous tâchions de décoder les messages laissés sur son écorce. Nous lui tournions autour, pour découvrir une faille, une fissure différente des autres sur laquelle nous pourrions appuyer pour découvrir un autre monde, un monde magique, un monde merveilleux. En y repensant, ce n'était qu'un arbre, un arbre comme un autre, un grand arbre comme un autre au milieu d'une cour. Mais à ce moment-là, dans nos petites têtes rêveuses, ce n'était pas ça. Pour nous, il était spécial, il était extraordinaire. C'était «L'Arbre».



←
Jil Cuénoud

l'âge d'encre

Ça m'a fait ma journée !

Joséphine Nydegger

Comme si avant cela, elle n'était pas.
Ou alors vaguement tracée au crayon gris.
D'une platitude presque agaçante, qui fait grincer des dents,
comme un jeudi par excellence,
comme une journée vide de sens.
Un ennui auquel on s'habitue,
une ritournelle trop écoutée, qu'on ne veut plus entendre.
Alors on s'y soumet, on endure,
jusqu'au jour d'après,
lequel sera bien meilleur, on le sait.

Ça m'a fait ma journée !
Pour ceux qui l'avaient mal commencée,
ce qui s'est passé avant s'est effacé,
voilà qui n'a plus d'importance, le temps d'une journée.
Souvent un geste amusant, celui d'un inconnu,
Surprenant, inattendu,
qui fait rire par son absurdité,
et nous rend cette naïveté
presque oubliée
que le sérieux de la vie a bien failli avaler.
Les choses sont perçues sous un nouveau jour,
comme si elles révélaient enfin leur vraie nature.
La ville semble respirer l'amour,
et tout ce qui nous entoure paraît plus pur.
Je rentre à la maison, à la tombée de la nuit,
c'est l'hiver, écharpe, bonnet, odeur de biscuits.
Et puis, mangeant des raviolis à la bergamote,
je me dis que c'est le moment de conter l'anecdote.
Et de prononcer,
mes yeux levés,
l'air enjoué,
et avec légèreté,
ça m'a fait ma journée!

Apologie du mensonge

Naima Pfanzelter & Thomas Schäffler

Que nous dicte le bon sens ? Ne jamais enrober de brouillard une vérité blessante, ne jamais corrompre l'authenticité d'une affirmation, toujours éviter l'infidélité enveloppant l'exactitude ? Pourtant n'est-il pas plus important de protéger, aider, préserver ? Il n'y a que les insensibles et les égoïstes qui oseraient ne serait-ce qu'imaginer répondre par la négative ! Quelle horreur que de laisser une âme familière s'enfoncer dans le deuil, dans le désespoir, alors qu'il aurait suffi de deux mots pour empêcher l'atrocité d'une tristesse dévorante – tout le monde en convient. N'a-t-il point un cœur de pierre, celui qui, par orgueil, par sens de l'honneur, n'ose broder autour d'une vérité pour le moins abominable ?

Par ailleurs, il n'y a rien de plus sain que la fable, qui sert à nous protéger dans tous types de situations désagréables, dans lesquelles nous ne sommes que victimes des circonstances... Elle se construit petit à petit, brique après brique, morceau après morceau, tantôt en empruntant des souvenirs nébuleux, tantôt en diluant le vrai, afin d'atteindre une structure complexe faisant tenir solidement un édifice de mirages. Et quelle beauté qu'un artifice si bien ficelé, noué par des tissus de tromperies et des cordes de leurres !

Enfin, qui peut se targuer d'une bouche parfaitement pure, sans souillures d'aucune sorte ? Nous l'utilisons dans la vie courante, petit ou gros, rampant dans les fourrés de l'invention ou volant dans le ciel de l'imagination, il nous guette, et les futés courent dans ses bras accueillants. Il sert à adoucir ou à pimenter, à camoufler ou à embellir, à aider ou à protéger, en un mot il est essentiel.

Et que celui qui n'a jamais menti tente de me contredire !

Hiver doux

Cosima Steireif

Je me fonds dans la pénombre du matin
L'air frais rafraîchit mon visage
Je me concentre pour comprendre où mettre mes pieds
Et je marche jusqu'à atteindre les portes de ma destination
Bientôt je reste assise à une table observant un prof déverser ses théo-
ries

Mes paupières sont lourdes, je résiste pour rester éveillée
L'odeur de la cafét' s'infiltré à travers les murs du gymnase
On entend les pas pressés ou détendus arpenter les couloirs
Pour aller découvrir, pleins d'extase,
Le menu si délicieux du jour

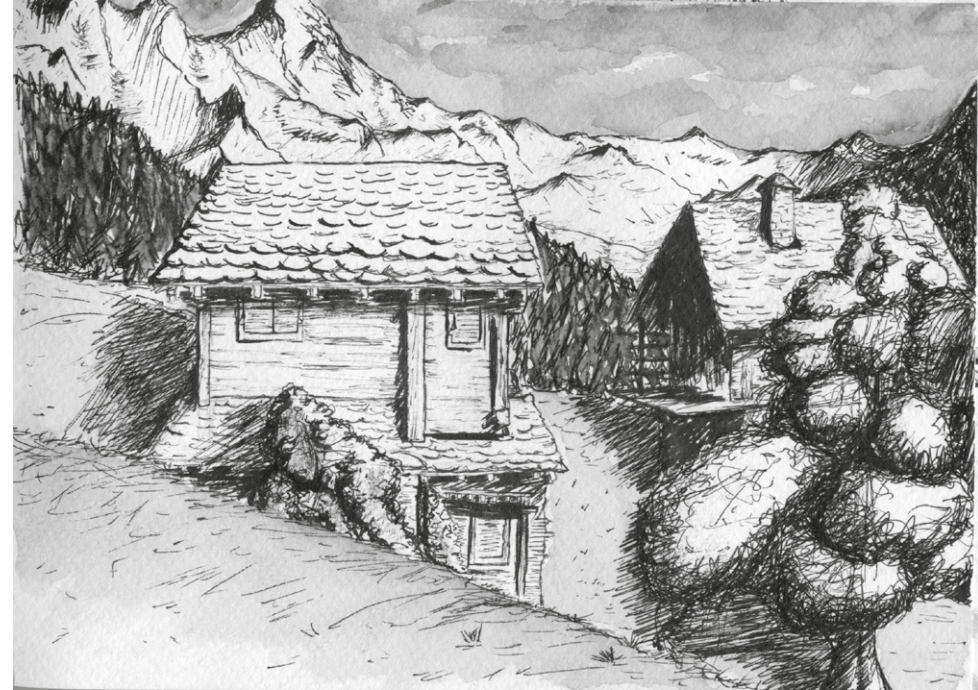
La sonnerie grésille, la journée continue
On s'insinue dans les classes
Et on classe nos idées pour se remettre au travail
Je baille

Ma mâchoire me fait mal, je reprends mon souffle pour ne pas glisser
de ma chaise

Je saisis un stylo, dessine ma lassitude
La sonnerie grésille, la journée est finie

On sort des salles, on s'exfiltre du monde des sages
Je suis l'animation puis disparaîs à l'intérieur de cette masse indis-
tincte

Pour finir par sombrer dans un sommeil profond
Et doux.



Samuel Viscomi



Café

Delphine Subilia

À vous qui avez miraculeusement ramassé ce bout de papier repoussant, maculé de boue, sans le craindre

Bonjour. Ou bonsoir peut-être, je ne sais pas. J'ignore quelle heure il sera le jour où vous lirez ces quelques lignes, si tant est que vous les lisiez un jour. Je ne sais rien de vous et, vous, rien de moi, pour l'instant du moins. J'ignore qui vous êtes et, vous, qui je suis, mais c'est sans doute mieux ainsi. De ma petite enfance, je ne me rappelle pas grand-chose. Je suis enfant unique. Les rires, disputes et chamailleries avec ses frères et sœurs, je n'ai jamais connu. Mes parents étaient des gens sérieux et ennuyeux. Mon père travaillait au ministère public, tout comme son père, ce dont il était extrêmement fier. Il était cité en exemple partout dans le petit village où j'ai grandi. Bon citoyen, bon employé, bon mari, bon père, bon paroissien. La seule chose qu'il avait ratée, c'était moi. Une fille. Pas un garçon. Ce sujet étant délicat, on en parlait tout bas, des grands airs désolés sur le visage. Avec moi on fut toujours très gentil, mais je voyais bien, les dimanches à l'église, les petits signes d'encouragements discrets à mes parents. On n'en voulait pas à mon père. On était même confus pour lui. Un homme modèle, il ne méritait pas cela.

Ma mère, elle, était une femme effacée, secrète, que je n'ai jamais vraiment connue. Elle n'existait qu'à travers mon père et il m'arrive parfois de me demander si elle a jamais pensé par elle-même. Elle n'était pas franchement affectueuse et je n'ai aucun souvenir d'une quelconque marque de tendresse qu'elle m'aurait un jour témoignée.

À dix-sept ans je tombai amoureuse d'un homme peu recommandable selon mes parents. Il n'était pas lisse et plat comme eux. Il était radicalement différent et, pour la première fois, je me sentis vivre. On m'interdit de le voir mais, évidemment, je désobéis. Et je tombai enceinte. Mes parents horrifiés par le spectre du scandale m'obligèrent à avorter et, pour éviter que je ne visse à nouveau mon amant, m'envoyèrent dans un internat. J'épousai plus tard un homme sérieux et ennuyeux et devins moi-même une femme effacée, n'existait qu'à travers son époux. Nous n'eûmes pas d'enfant, mon avortement précipité ayant rendu la chose impossible.

J'ai versé du cyanure dans son café ce matin. Oserais-je vous avouer que je me suis sentie revivre au moment où il est mort ? Cela fait des années que j'attends de retrouver mon enfant et le seul homme que j'ai jamais

aimé. Plus rien ne m'attache à cette terre maintenant. Alors, je vais pouvoir la quitter sereinement, en buvant moi aussi un bon café fumant.



↑
Jil Cuénoud

L'envolée

Sibylle Charbonnier

L'exultation,
L'excitation.

La liberté nous fut tendue,
Nous la saisismes sans hésiter.
Ce cadeau empoisonné,
Cette année volée.

Trois mois de vacances,
Toi et moi dans l'ignorance,
Baignés dans l'insouciance,
Bercés par la confiance.

Si seulement nous savions,
A l'époque de nos quinze ans,
Que, progressivement,
Nous quittions nos vies d'enfant.

On profitait,
Le soleil d'été avait fait son entrée.

Ils mouraient,
Les infirmiers étaient débordés.

Applaudissez ! qu'ils disaient.
Quelle belle image d'humanité.
Émouvante solidarité,
Éprouvante mortalité.

Cours à distance, synonyme d'autonomie.
Respiration sous assistance, synonyme d'épidémie.

Nos proches se mirent à disparaître,
La situation mua.
Ce mirage se révéla traître,
Notre santé mentale paya.

Solidaire devint solitaire.
Jeunesse funeste,
Adolescence étouffée,
Derrière ces masques bleutés.

Nous ne rêvions plus de cette spirale,
Soleil, balade, loisirs et liberté.
Nous désirions un retour à la normale,
Sans morts, sans maladie, sans captivité.
On nous rendit l'éducation.

Mais qu'avez-vous fait de ce pourquoi nous vibrons ?
Qu'avez-vous fait de nos passions ?
Comme à l'image d'un chandelier,
Chaque flamme rendit l'âme,
Laissant les nôtres en péril.
Nous perdîmes nos piliers.

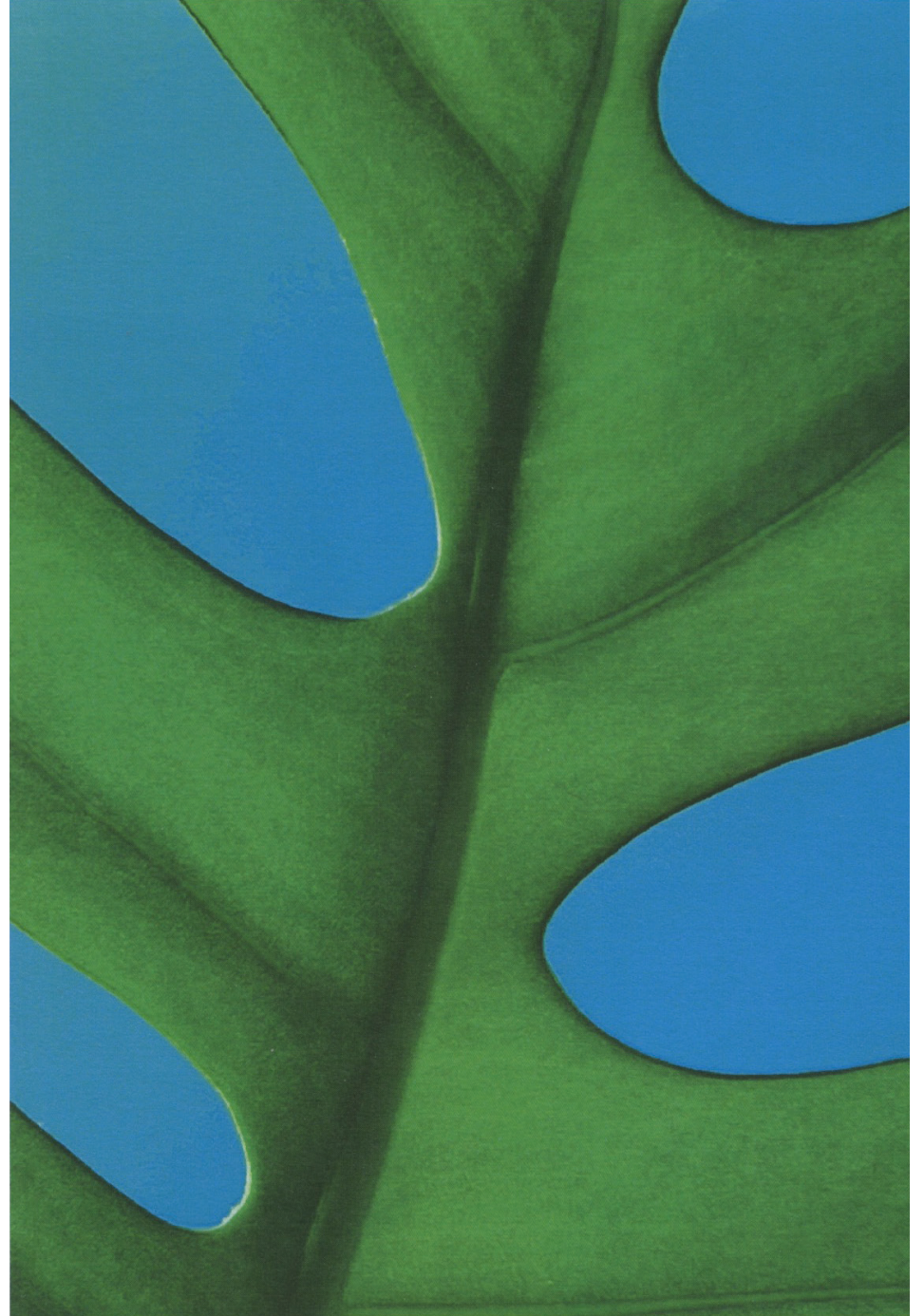
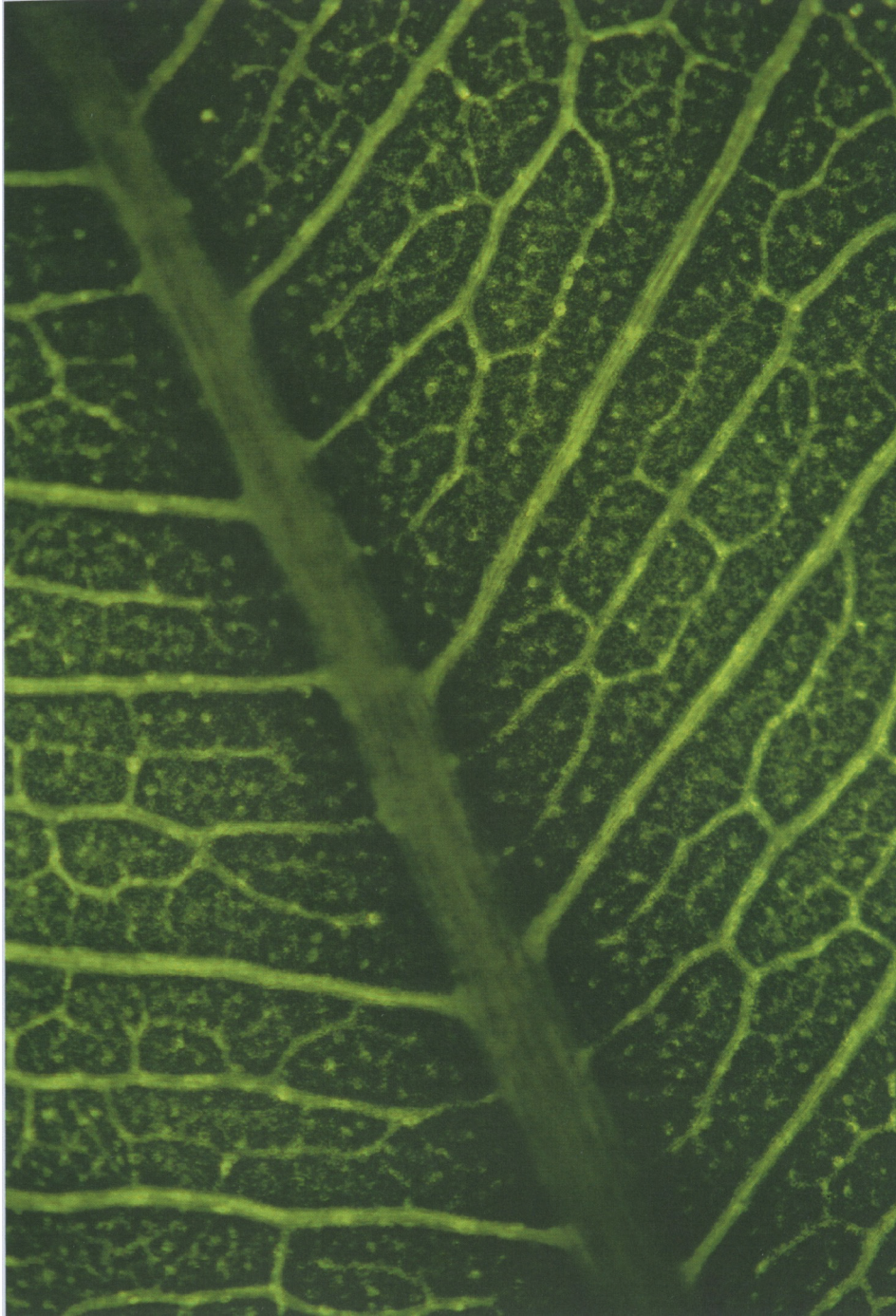
Les larmes remplacèrent les rires.
L'angoisse s'empara de nous.
La liberté si longuement désirée,
Nous fut retirée.

Notre époque semblait vouloir nous détruire,
Plus d'un abandonna.

Deux ans se sont écoulés.
Nous sortons grandis,
De cette jeunesse que jamais nous n'aurions imaginée.
Nous avons appris,
C'est maintenant à notre tour d'accompagner.

Notre volée épidémique,
Atteint le terme de cette aventure épique.

Malgré un an volé,
Notre an volé,
Il est l'heure de notre envolée.



Le poisson

Théo Cabassu

Imagine que tu sors de chez toi.
Le vent baigne agréablement tout ton corps.
Le soleil radieux sèche ton visage trempé d'ennui.
Et là, tu laisses cet air frais entrer dans tes poumons.
Comme si tu n'avais pas respiré depuis des heures.
Fabuleuse sensation, n'est-ce pas ?

Lui, c'est l'inverse, c'est ton antonyme : s'il était hors de l'eau, il agoniserait atrocement.

Lui, c'est un poisson.

Il mange, comme toi. Il se déplace, comme toi. Il vit, comme toi.

Il veut parler mais il ne sait pas vraiment quoi dire,
Alors il laisse sortir les bulles de sa bouche.

Pop.

Peux-tu vraiment vivre toute ton existence sans accepter que l'inconnu, que tu as au fond de toi, fasse partie de toi ?

Pop.

Suis-je le seul à avoir des préoccupations ?

Pop.

Je n'ai pas faim.

Pop.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.

Pop.

Les méduses sont fascinantes.

Pop.

Bon, c'est fini tout ce désordre intellectuel ?

Pop.

Es-tu en train de me critiquer ?

Pop.

Qui parle ? Est-ce que c'est moi ?

Pop.

Non, c'est moi.

Pop.

Lequel ?

Pop.

Ah tiens, je suis plusieurs personnes...

Pop.

Non, je t'embête : il n'y a que moi.

Pop.

Ah d'accord, bizarre...

Le poisson se promène dans les eaux sombres, il voit la lumière au-dessus de sa tête. Il a peur : ceux qui vont trop à la surface disparaissent, ceux qui vont dans les profondeurs disparaissent, ceux qui vont trop à droite et ceux qui vont trop à gauche aussi. Le danger est partout.

Alors il devient requin. Il est en rage. Et il mange tout, attaque tout, les petites plantes, les petits poissons, les baleines, les humains, membre par membre. Il ingurgite toutes les voitures, avale les immeubles, les grands paquebots, mâche les aéroports.

Mais il est sorti de l'eau. Alors il commence à suffoquer. Une seule solution : manger le Soleil. Il l'engloutit comme un petit pois.

Maintenant il est bloqué. Il n'a rien à dire, rien à faire. Sa rage n'est plus là. Rien ne se passe. Alors il se transforme peu à peu en pierre. Avant d'être complètement pétrifié, il laisse échapper de sa bouche un dernier poème.

Ô gloire indécise,

Ô victoire sans remise,

Me voilà coincé sur le trône

Fixé comme une anémone en forme de cône.

Vous m'avez donné l'auréole

Mais point d'ailes pour voler dans le vent d'Eole.

Pop!

Dernier cri avant l'éternel silence

Toi seul est le témoin de cette confidence.

Le poisson ne peut plus parler : il est maintenant totalement pétrifié.

Adieu les pensées cul-de-sac. Il est bloqué faute de direction. Mais n'importe qui peut changer son mode de vie, se dépêtrer ou se dépêtrifier.

Inspiré de l'œuvre de Nicolas Zaric : Poissons

Ciment polychrome (5 pièces: 130 x 43 x 32 cm)

(2011)

GAP n° inv. 102

Vies parallèles

Alice Ditesheim

Aujourd'hui il pleut. On est lundi, la routine reprend, les gens travaillent et les enfants vont à l'école.

A l'ouest de la ville dans un petit appartement, Sacha prépare le petit-déjeuner pour sa sœur. C'est à lui de s'occuper d'elle : sa mère a commencé son travail il n'y a pas longtemps. Il va réveiller sa sœur, prend son repas avec elle puis l'emmène à la garderie.

A quelques rues de là, Laura sort de chez elle. Ce matin, elle n'ira pas à l'école. Ses parents ont choisi une tout autre journée pour elle. Beaucoup trop de pensées tournent dans sa tête, elles l'étouffent. Laura monte dans la voiture et ouvre un livre pour sortir de sa réalité. Sa mère démarre et la voiture emprunte cette petite ruelle exigüe. Sur un bâtiment, l'enseigne de Marti frères ferronniers est inscrite. Ça fait bientôt deux ans que cette entreprise est abandonnée et depuis, c'est devenu le jardin secret de Laura, le seul endroit où elle se sent elle-même.

Sacha sort de la garderie, il vient de déposer sa sœur et il commence son chemin pour se rendre à l'école. En haut de la rue, il s'arrête devant le feu et regarde devant lui : il y a ce grand bâtiment d'angle. On peut voir quelques personnes en costume sur

les balcons, ils doivent sûrement s'aérer avant de commencer leur journée. Le feu devient vert et Sacha traverse sous les câbles des bus. Mais, à la place de prendre le chemin habituel, il se dirige vers le lac. Il a un vide en lui, il ne se sent pas bien.

Laura, elle, ne va pas mieux. Ses larmes ne sont pas encore tombées mais ses yeux débordent, ça ne va pas tarder. Les rendez-vous viennent à peine de commencer et c'est encore pire que ce qu'elle s'était imaginée. Toutes les questions qu'on lui pose sur elle et sur ses parents résonnent dans sa tête. Elle ne peut pas y répondre et ne peut plus rester dans la pièce : elle fuit. En premier, Laura se dirige vers le parking, le bâtiment est rayé : les lignes d'ombres alternent avec les lignes éclairées. Laura aperçoit de loin la voiture de sa mère et finalement, elle tourne les talons.

Le téléphone de Sacha s'allume. Il n'a même pas besoin de lire l'entière du message, il sait déjà ce que cela signifie : il devra encore s'occuper de sa sœur pour la soirée ; sa mère doit rester plus tard au travail. Il est en colère, fulmine et commence à courir. Les chocs de ses pieds sur le sol provoquent un rythme qui l'envahit et noie toutes ses émotions. Il arrive sur un des plus grands ponts de la ville, et de l'autre côté, Sacha

ne distingue plus que des rectangles flous. Il continue sa course et au bout d'un moment, ne s'étant pas rendu compte des distances parcourues, il s'arrête à bout de souffle et peine à retrouver une vision normale. Après quelques minutes assis par terre, Sacha lève la tête et remarque qu'il est arrivé au bord de l'eau.

Dans un quartier aux alentours, Laura marche. Elle n'a pas de destination précise, elle veut mettre le plus de distance entre elle et ses parents. Soudain, elle entend une clochette et sent quelque chose s'enrouler autour de ses jambes : un chat. Il commence à ronronner et cherche son attention. On pourrait penser qu'il a perçu la tempête émotionnelle de la jeune fille. Laura commence à le caresser et, sortie de ses pensées, elle remarque que la rue dans laquelle elle se trouve est spécialement jolie : les maisons contigües longent une petite ruelle pavée, ne laissant que la moitié de celle-ci ensoleillée. Le chat part et Laura se rappelle tous ses soucis. Elle reprend son chemin, descend la rue et tombe sur une surface scintillante reflétant et multipliant les rayons du soleil : le lac. Elle prend le passage sous voie pour se rendre sur la rive. Au premier abord, elle ne voit personne mais, en cherchant un coin discret, elle voit un garçon de son âge roulé en boule. Laura aper-

çoit quelques trainées de larmes sur la joue du garçon. Elle a l'impression de voir son propre reflet et va donc s'asseoir à côté de lui.

« Hey, ça va ? », dit Laura.

« A ton avis ? » Le ton agressif du garçon la fait sursauter mais dès qu'elle croise son regard, elle y voit une nuance de culpabilité pointer. Il se reprend :

« Désolé, non, ça ne va pas, mais tu n'as pas l'air d'aller beaucoup mieux... »

« Ouais, ce sont mes parents. Ils sont en procès et se battent pour avoir ma garde. Et toi ? » dit Laura.

« Ah, moi, c'est ma mère, elle n'arrête pas de travailler. Je suis tout seul pour m'occuper de ma petite sœur. »

Un silence s'installe et le temps passe, mais Laura et Sacha ne pleurent plus. Ils ne sont plus seuls dans leur chagrin.

Inspiré de l'œuvre de :

Frédéric Pajak

Manifeste incertain, tome VIII. Cartographie du souvenir.

Dessins à l'encre, plume, pinceau sur papier (12 fois 17, 2 x 15, 1 cm) (2019)

GAP n° inv. 117

Le fauteuil

Delphine Subilia

Il faisait pourtant beau, ce jour-là. Les oiseaux, timidement, avaient à nouveau entonné leur chant mélodieux, les fleurs commençaient à s'ouvrir, s'appêtant à s'exposer à la caresse du soleil et les arbres, pleins d'espoir, s'étaient parés d'un vert étincelant de vitalité. C'était le printemps, la renaissance. Moi aussi je m'étais réveillé plein d'espoir, ravi de voir cette nature endormie s'éveiller. À dix heures, le téléphone avait sonné.

Mort ? Mort. Mort ! je ne parvenais pas à y croire. Comment mon grand-père, cette force de la nature, ce chêne massif pouvait-il être mort ? Il fallait que je me rendisse dans sa maison, histoire de faire un peu de tri dans ses affaires, m'avait-on dit. Comment pouvais-je aller chez lui alors que je venais juste d'apprendre que l'homme qui m'avait élevé venait de partir à jamais sans un mot ? Ça va vous aider à commencer à faire votre deuil avait expliqué l'infirmière. Je lui en aurais fichu des « ça va vous aider » mais bon, je n'avais pas le choix, alors je m'y rendis.

La maison de mon grand-père était pareille à mes souvenirs. Aussi grande et massive que lui, à la différence qu'elle, elle ne vous inspirait pas confiance. Le genre de maison un peu délabrée qui vous donne l'impression qu'elle va s'effondrer sur votre tête d'un moment à l'autre. Elle était entourée d'un jardin entièrement laissé à l'abandon, chose fort attristante, quand on savait combien mon grand-père aimait jardiner. Une bouffée de tristesse m'agrippa soudain la gorge. Je sentais les larmes qui se pressaient au bord de mes paupières. Il ne fallait pas céder. Surtout pas.

Je poussai la porte grignotée par les vers qui menaçait dangereusement de se désagréger et entraï dans la maison. Dans un indescriptible désordre s'entassaient livres, boîtes, mobilier, bibelots en tout genre et autres lubies de mon grand-père. Et au milieu de ce capharnaüm, majestueux, trônait le fauteuil sur lequel s'asseyait si souvent mon aïeul. C'était un vieux fauteuil usé par le temps, mais il était beau malgré toutes ses rides et les années qui s'étaient écoulées. Je le connaissais par cœur et lui aussi. Il avait entendu toutes mes joies, mes peines, mes aspirations, mes doutes, mes rêves, mes passions. Il m'avait vu grandir, évoluer, changer. Il avait vu combien j'avais souffert quand on s'était séparés avec mon premier amour, mon bonheur quand je m'étais marié, combien je fus heureux le jour où ma femme accoucha. Et là il voyait mon malheur d'avoir perdu l'homme qui m'avait fait devenir qui j'étais.

Sauf que lui était toujours là. Je le regardai avec colère. Comment lui osait-il se dresser devant moi alors que mon grand-père était mort ? Comment osait-il lui avoir survécu ? À cette instant-là ma haine envers lui atteignit son paroxysme. J'eusse pu le fracasser contre le sol si je n'avais pas été interrompu par la porte qui claqua soudainement.

Je sortis instantanément de ma transe. Ça n'était qu'un fauteuil après tout. Qu'y pouvait-il si la mort avait emporté un être cher ? Il ne l'avait sans doute jamais voulu. D'ailleurs, comment aurait-il pu vouloir quoi que ce soit ? Pris de remords, je le regardai, l'air désolé. Au fond, ce fauteuil était ma dernière famille. Il était tout ce qui me restait de mon grand-père. Il était tous mes souvenirs. Ma gorge se serra et pour la première fois depuis bien longtemps je sentis des larmes ruisseler le long de mes joues. Je ne saurais dire combien de temps je restai ainsi prostré. Quelques secondes ? Quelques minutes ? Quelques heures ?

Je relevai enfin la tête et m'approchai du fauteuil. Puis, tout doucement, presque honteusement, je m'assis là où l'avait si souvent fait mon grand-père. Et un doux sentiment de sérénité m'envahit.

Inspiré de l'œuvre de:

Jean Lecoulre

Territoires greffés (E.A. 10/15)

Héliogravure, aquarelle (66,6 x 49,8 cm)

(1980)

GAP n° inv. 44



↑
Lia Schori



↑
Amélie Frailich

Instantané

Dominik Guzman

Jardins du Palais Royal, 24 mars, 10h50

Vêtue d'un blazer bleu clair, une chemise jaune dessous, elle boitille jusqu'à la Comédie-Française et arpente le bâtiment de droite à gauche, de haut en bas ; déplaçant son poids vers la béquille droite et étirant lentement sa jambe gauche, elle regarde le sol avec une expression triste, jette un dernier regard sur le bâtiment puis se dirige lentement vers la station de métro.

Lea Halas

Jardins du Palais Royal, 24 mars, 10h50

Il marche autour d'une fontaine défectueuse, les mains dans les poches, il observe autour de lui les gens détendus, il avance en direction d'une chaise en métal verte, s'assied, croise les jambes, puis d'un mouvement rapide, il sort de sa poche un paquet de cigarettes, en allume une, les yeux entrouverts, les rayons du soleil l'éblouissent, il sort ses lunettes de soleil rondes et poursuit son observation des passants qui se baladent dans le parc, enfin il ferme peu à peu les yeux et se perd dans son imagination.

Joséphine Nydegger

Musée d'Orsay, 22 mars, 15h07

Il ne regarde pas où il va, et ses yeux sont emplis de doutes, son pas est légèrement pressé et sa démarche est peu assurée ; il danse presque, porté par une ample délicatesse, nageant dans ses vêtements trop grands et habilement négligés.

Il se retrouve face à elle, un peu trop proche, ses pieds restent ancrés au sol mais son corps exécute un mouvement de recul, son long manteau noir prend la forme d'une vague.

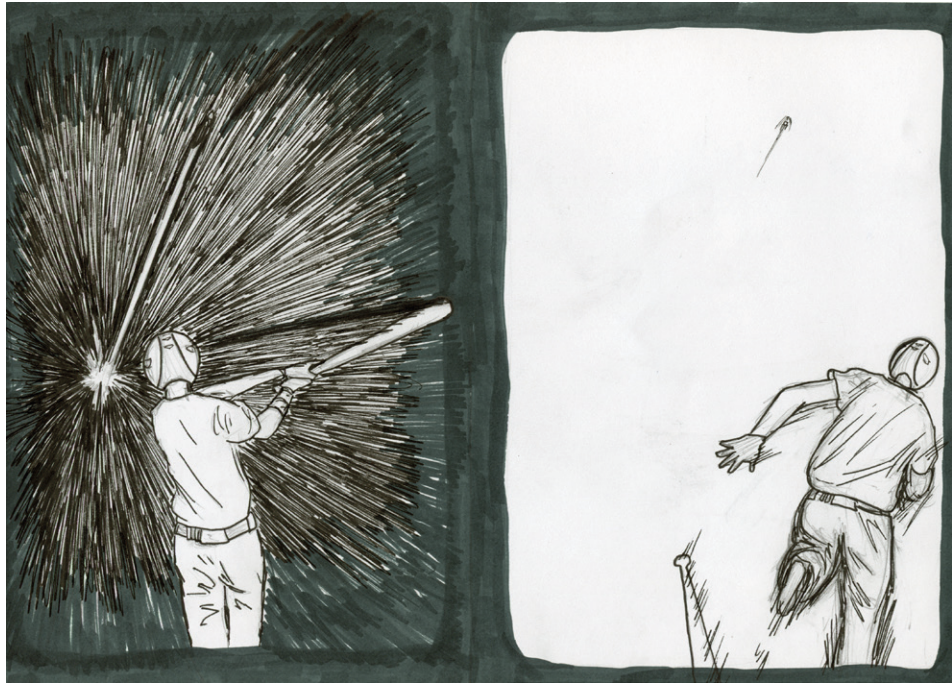
Il s'élançait maladroitement à droite, elle avait prévu le même geste, à nouveau nez à nez, ils hésitent, d'abord un pas à gauche, puis un à reculons ; échange de sourires gênés, quelques bégaiements, et accord implicite. Il reprend son chemin.

Alexandre Zingg

Jardins du Palais Royal, 24 mars, 10h50

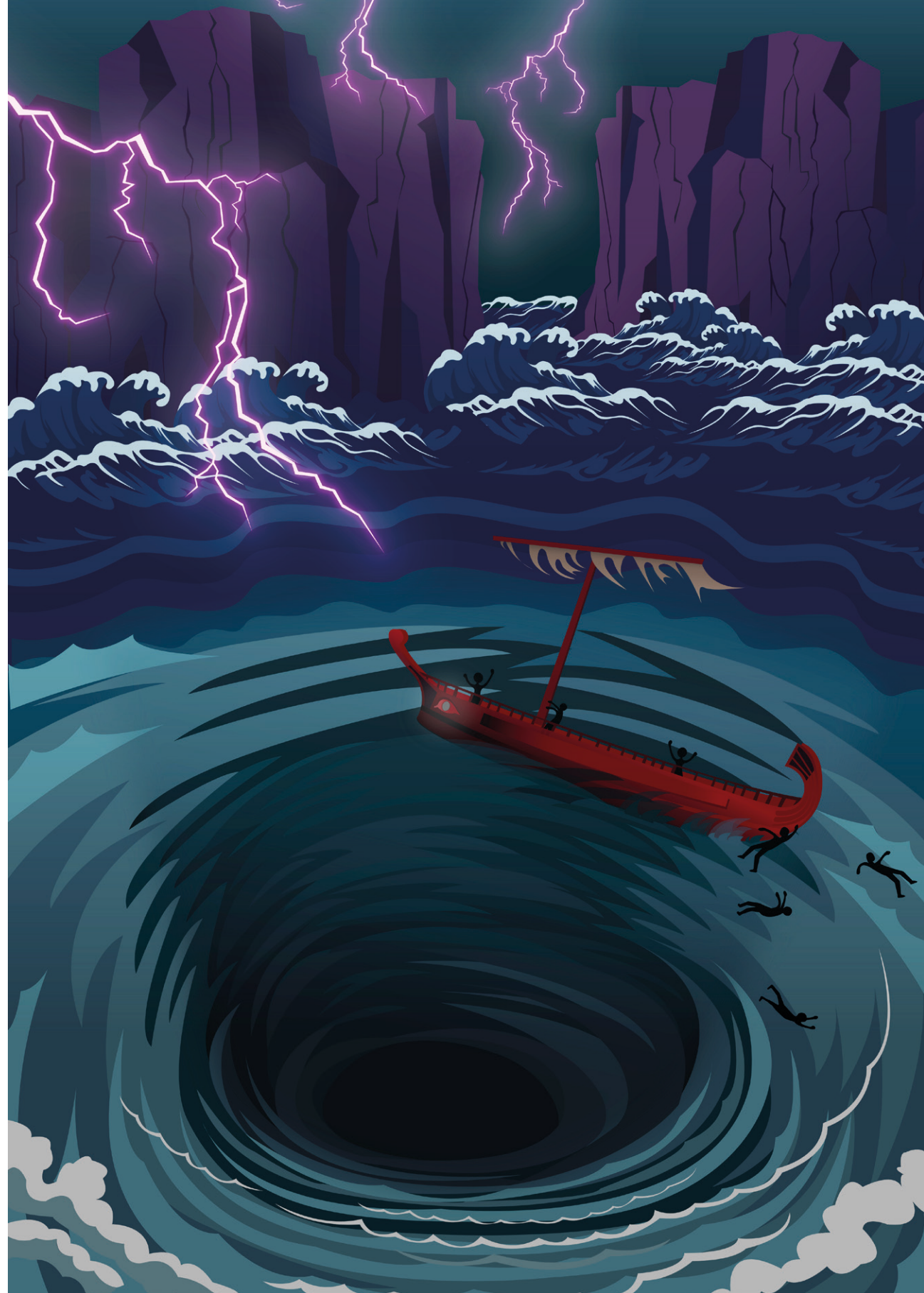
Il se balade, le regard intrigué par les colonnes noires et blanches alignées parfaitement, il monte sur une des plus petites, avant de se diriger vers une plus imposante, il pose son appareil photo, fléchit les jambes, saute, s'agrippe et parvient, après un dernier effort, au sommet de la colonne, il regarde dans la direction de son ami, puis lève les bras en signe de triomphe.

l'âge d'encre



↑
Yassin Nehdi

Éléonore Bland



A quoi bon ?

Marc Desplos

24.02.2022

Il fallut

- Mais par quelle obscure nécessité ? -

Qu'aux assauts languissants du sable et du désert
S'ajoutât le drapé amer de la nuit et des larmes
Et qu'au moment même où la ferveur fut retrouvée,
Balbutiant à peine dans de fragiles soubresauts,
Une lourde chape de plomb,
Aussi dégoûtante qu'inutile,
Voilà le ciel et se mit à résonner ici
Dans un silence assourdissant
Où seul l'écho de la Bêtise
Osa encore porter la moisson de son rire
Dans un éclat stupide.

La beauté bafouée obligea
Les oiseaux à écourter leur chant
Au grillon à ranger son archet
Pour laisser entendre,
En lieu et place de la stridulation mélodieuse de son élytre,
D'autres bombardiers
Grotesques
Rejouant à l'infini le refrain bien connu, hélas, de la misère de l'homme
Sans autre puissance d'agir
Que l'affirmation dérisoire et sans envergure de son pouvoir mesquin.

Quelle petitesse sur ce petit tas de boue.

Nous regardâmes alors nos enfants
Avec l'espoir renouvelé
Que les images douloureuses entraperçues,
À la fois si lointaines, et si proches,
Que nous avions cru reléguées à jamais,
Blotties chaudement,
Dans des pages d'histoire surannées,
Ne traversent jamais la prunelle de leurs yeux avides.

Et dans l'égoïsme de ce désir

Nous nous sentîmes coupables et impuissants,
Tout en nous efforçant, envers et contre tout,
De ne pas sombrer dans le désespoir ou le ressentiment.

Au loin, deux peuples souffraient
Et leurs langues aux racines mêlées
Ne formaient, dans leur cri,
Que l'exil étiré d'une profonde et commune douleur.



Histoire vraie

Christophe Flubacher

La Résistance, Sergine y est entrée avec un poème. C'était en 42, dans une salle de la Mairie de IXème arrondissement. Elle allait sur ses vingt ans, elle avait des cheveux roux flamboyants, elle était jolie, frêle, émincée par les privations. Elle ne savait pas encore ce qu'elle allait faire de sa vie. Elle trimbalait pour tout viatique une moitié de bac, un maigre pécule gagné dans la figuration cinématographique, une grand'mère adorée qui s'était retirée à la pension Rossini, une maman comédienne et dispersée dont elle n'avait rien à espérer, un pensionnat de jeunes filles qu'elle avait définitivement déserté le jour où les Allemands étaient entrés dans Paris, une chambrette misérable dans un hôtel hanté de punaises et, surtout, des cours de théâtre où elle excellait. Enfant de la Butte, elle avait vécu avec sa grand'mère et ignorait tout de son père. On ajoutera qu'elle avait du caractère, que personne, dans son quartier ne s'était avisé de lui tirer deux fois ses longues tresses et que, petite encore, elle n'ignorait déjà plus rien de l'anatomie fluette des garçons, depuis que l'un d'entre eux l'avait coincée dans l'escalier de l'immeuble pour lui montrer son outil.

Son prof de théâtre s'appelait Sicard et il voulait lui faire passer le concours d'entrée au Conservatoire. Ancien sociétaire à l'Odéon, il était de

l'ancienne école, ayant gardé de ces années de gloire une diction parfaite et une gestuelle ronde. Sergine, elle, n'était pas bien sûre de vouloir être comédienne plus tard. L'exemple de sa mère, courant les cachetons, décrochant des rôles parfois minables dans des théâtres de province et, de ce fait, dans l'impossibilité de s'occuper de sa fille, l'en dissuadait.

Il devait être une heure de l'après-midi. Elle répétait la scène 3 de l'acte II de Britannicus. Elle incarnait Junie interrompant Néron pour mieux défend l'amour de son amant :

« ... *il a su me toucher*

Seigneur, et je n'ai point prétendu me cacher... »

Mais soudain, la porte du fond s'est ouverte. Un jeune homme au visage blême est entré, s'est approché de la scène et, visant une chaise libre, s'est assis au milieu des étudiants. Le prof s'est tourné et lui a demandé s'il était inscrit au cours, à quoi le jeune homme a répondu : « Oui ». Sans exiger davantage d'explications, Sicard a dit de poursuivre, mais la porte du fond s'est ouverte à nouveau. Le vieux concierge a déboulé, poussé sans ménagement par deux soldats casqués, mitraillette au poing. Derrière eux marchait un jeune officier SS affublé d'une de ces casquettes en doeskin qui lui allongeait la taille de quelques centimètres. Élégant, raide et les deux poignets gourmés, il s'est

planté devant l'estrade et a vociféré quelque chose en allemand. Comme personne n'avait compris quoi que ce soit, l'Oberlieutenant s'est essayé dans un français des plus approximatifs et la troupe a saisi qu'il voulait vérifier les identités. A cet instant, Sergine a regardé le jeune homme de tout à l'heure et compris, à l'intensité de son regard, qu'il était perdu. Il était si tragique à voir que, sur coup un de tête, elle s'est avancée vers l'officier et lui a dit :

- Monsieur, on vient juste de répéter un célèbre poème allemand, *Die Lorelei*.

Sans lui laisser le temps de répliquer, elle a enchaîné en français les premières strophes qu'elle avait apprises il y a des années :

Je ne sais pas d'où vient cette grande tristesse

En moi, ni ce qu'elle veut dire ;

Un conte d'autrefois que je ne cesse

D'entendre dans mon souvenir.

L'air fraîchit et c'est l'heure où descend l'ombre,

Et le Rhin court paisiblement...

Le silence qui ponctua sa récitation fut incroyable. Hormis les deux soldats, totalement impassibles, qui l'eussent indifféremment fusillée ou lui eussent offert leur ration de survie, pourvu qu'on leur en eût donné l'ordre, tout le monde était comme suspendu aux lèvres de l'officier, décontenancé lui aussi. Sergine a alors enchaîné :

- Vous voyez, Monsieur, que nous connaissons bien la culture allemande et la poésie de Goethe.

A ces mots, l'officier a paru retrouver son aplomb. Visiblement charmé, il a souri, a remercié, puis il a récité la même strophe en allemand :

*Ich weiss nicht, was soll es bedeuten
Dass ich so traurig bin;
Ein Märchen aus uralten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn,
Die Luft ist kühl und es dunkelt,
Und ruhig fließt der Rhein*

Puis il a dit, paternaliste :

-Mademoiselle, *Die Lorelei*, ce n'est pas un poème de Goethe, c'est de... Il hésita et ajouta, en sourdine : ... Heinrich Heine.

Puis il a claqué les talons. Il a fait signe à ses sbires et tous trois sont sortis, le concierge après eux. Le concierge est revenu tout de suite après, disant d'attendre que la rafle devant la mairie ait pris fin. A cet instant, Sergine, posant les mains sur ses hanches, n'a pu s'empêcher de penser qu'elle venait de vivre ce qu'en théâtre on appelle une scène, avec entrée et sortie des comédiens, et qu'en définitive son initiative se mariait assez bien avec Britannicus :

« *Il a su me toucher Seigneur, et je n'ai point prétendu me cacher...* »

Quant à la peur, elle devait confesser plus tard qu'en cette circonstance elle n'avait pas trouvé de temps pour elle.

Comité de rédaction

Abasse Lévêque, Victoria Michel, Moïse Sauser, Delphine Subilia,
Denise Zaru, Marc Desplos

Enseignants arts visuels

Lorna Bornand, Claude Augsburgger, Julie Petter

Visuel

Julie Petter